

SECOND VOYAGE AU PAYS BASQUE EN 1868

AVANT - PROPOS

Dans cette revue (numéro de janvier-mars 1927) nous avons publié, avec un avant-propos et des notes, le récit, par Mme van Eys, du premier voyage qu'elle fit avec son mari en 1866 dans le pays basque. Rentré à Amsterdam, où il habitait à cette époque, van Eys se mit à l'œuvre et fit paraître en 1867 une édition revue et augmentée de son *Essai de grammaire de la langue basque*. Il travailla ensuite à son *Dictionnaire basque-français*, ouvrage dont la publication lui semblait, à juste titre, fort utile. Cependant les leçons qu'il avait prises à Zarauz en 1866 et les quelques livres bascologiques qu'il pouvait consulter à cette époque ne suffisaient pas pour qu'il pût mener à bien cette grande tâche. Il résolut, donc de revenir s'instruire sur place. Ainsi qu'on le verra dans les pages qui suivent, il étudia d'abord à Guéthary, puis, comme deux ans auparavant, à Zarauz. Il ne revint jamais plus au pays basque et se contenta désormais, pour tout ce qu'il produisit concernant l'euskara, de sources livresques, à part une petite consultation, relative à un passage d'Añibarro, de Biscayens à Londres (où il habita de 1871 à 1875), consultation à laquelle il fait allusion dans la préface de son *Dictionnaire*, p. XXXV-XXXVI.

C'est de mémoire, comme on l'a vu, que Mme van Eys rédigea, à l'âge de 79 ans, le récit du voyage de 1866. C'est au contraire d'après des notes écrites au jour le jour qu'elle raconte celui de 1868. Elle voulut bien recopier ces notes et me les envoyer en 1916, en y joignant quelques remarques qui sont suivies de la mention «1916». De mon côté j'ai cru, comme précédemment, pouvoir y Joindre quelques éclaircissements, signés de mes initiales.

Georges LACOMBE

Second voyage au Pays Basque en 1868 d'après mon journal du 1.^{er} Juillet au 7 Octobre

Avant d'entreprendre ce voyage nous avons passé un mois aux bains de mer à Scheveningen près de la Haye du 1^{er} Juillet au 1^{er} Août. La Révolution d'Espagne; qui a renversé la Reine Isabelle, se préparait déjà car le 11 Juillet J'avais noté: Mauvaises nouvelles d'Espagne. Le duc de Montpensier est renvoyé, beaucoup de généraux sont arrêtés.— Cela pourrait bien contrarier nos plans de voyage.

Rien d'autre n'étant arrivé, depuis, nous nous sommes mis en route et sommes arrivés à Paris le 2 Août. Le lendemain nous nous sommes rendus chez les libraires éditeurs de mon mari, Messieurs Frank et Maisonneuve. La grammaire basque de mon mari avait été vivement attaquée par le Capitaine Duvoisin de Bayonne. La vengeance personnelle lui avait tenu plus à coeur que la critique scientifique. C'était injurieux et destiné uniquement à faire du tort à l'ouvrage (1).

Le 5 Août nous sommes allés de Paris à Tours et sommes descendus là à l'Hôtel de l'Univers. Nous devons y rester quelques jours, mon mari ayant à cette époque quelque idée de s'établir en France, voulait voir des maisons. Cela nous valut entr'autres une expédition assez comique chez Mad. Dornand, rue Traversière. C'était une vieille originale très-entichée de la supériorité de sa famille et des beautés de sa maison. Elle nous raconta tout de suite qu'elle était veuve de colonel Dornand, fille de Mr. Brune du département du Jura, sœur d'un peintre célèbre, mère d'un colonel et d'un journaliste dont elle était très fière.

(1) Mme van Eys prend peut-être ici trop vivement la défense de son mari. L'article de Duvoisin, quoique assez sévère, n'était pas «injurieux» car la 2^e édition. de *l'Essai* de Grammaire, d'ailleurs très sensiblement supérieure à la première, contenait, encore un assez grand nombre d'erreurs. Cet article parut dans le Courrier de Bayonne du 9 février 1868. Il fut reproduit en une brochure (non mentionnée dans la *Bibliographie* de Vinson), intitulée *Quelques mots à propos de l'Essai de grammaire de la langue basque de M. W. J. van Eys* (Bayonne, Lamaignère 1868). Ni le Courrier du 9 février ni la brochure ne furent adressés à van Eys et ce n'est qu'après six mois que le bascologue hollandais connut chez Maisonneuve le compte-rendu critique dont son livre avait été l'objet— G. L.

Quand à la maison, on peut s'imaginer à quoi nous nous attendions lorsqu'elle nous dit: «*Née dans les palais, j'ai toujours eu le goût des appartements*»

Ceci rapproché de son nom de demoiselle et d'un assez beau mobilier empire qui se trouvait dans une des chambres, me faisait penser qu'elle descendait peut-être du Maréchal Brune et se rattachait ainsi aux splendeurs de l'époque de Napoléon. Sa maison toutefois était un labyrinthe rempli de gothique et de divers styles de son invention. Elle avait peint et tapissé une partie des pièces en collaboration avec feu Mr. Dornand. Ils avaient déployé plus de zèle que de bon goût. L'ornementation laissait autant à désirer que l'architecture. Elle était cependant particulièrement fière d'un cabinet de toilette qu'ils avaient peint de grosses raies alternées jaunes et bleues, pendant que les ouvriers étaient à déjeuner.— Il faut espérer que ceux-ci auront apprécié cette délicate surprise.—Une particularité vraiment curieuse de cette maison c'est que la porte d'entrée ne donnait pas accès à un vestibule; mais on tombait dans un petit réduit où se trouvait une baignoire vert émeraude et de là on passait dans une petite cour. Inutile de dire que nous ne pouvions partager les goûts que Mad. Dornand avait conservés de sa naissance dans les palais. Nous visitâmes encore plusieurs maisons; mais rien ne fut décidé et le 9 Août nous partîmes pour Bayonne, la chaleur était suffocante et les mouches pullulaient comme en Espagne. Dînant le soir à table d'hôte, nous fîmes la connaissance de Mr. Pinel, un basque. Nous avons longuement discuté avec lui sur la manière dont il faudrait traiter Mr. Duvoisin et il a été décidé de lui répondre sur le terrain scientifique et personnel, mais d'être plus poli que lui. Nous avons ensuite causé d'éducation et de progrès et écouté avec un vif intérêt ce que Mr. Pinel a tâché de faire pour le pays Basque. Il désirait remédier à l'émigration qui est la preuve certaine de la triste condition des provinces Basques. Il faisait tous ses efforts pour augmenter les ressources de ces malheureux que la misère force à émigrer. Il avait créé, il y avait quelques années un concours industriel auquel les populations avaient participé avec empressement. Elles sont actives, honnêtes, intelligentes et ne demanderaient qu'à être encouragées et soutenues. Mr. Pinel désirait «*qu'en avant*» devint le mot d'ordre du pays. Il s'occupait alors de développer un des villages du littoral. Le lendemain nous avons été chez un libraire Mr. Desplan, Arceaux du Pont Neuf n.º 5, qui prendra plusieurs exemplaires de la grammaire de

mon mari. De la mon mari est allé chez Mr. Vinson (1). Nous avons aussi revu Mr. Pinel et sommes convenus avec lui d'aller le rejoindre à Bidart pour rédiger la réponse à Mr. Duvoisin.

Nous avons quitté Bayonne le soir à cinq heures par le train que prennent les marchandes du marché, effroyable cohue, long retard et train de vingt wagons. Arrivés à St. Jean de Luz nous sommes descendus à l'Hôtel de la Poste où il n'y avait qu'une chambre au midi et donnant sur la rue. Le lendemain 11 Août nous avons en vain cherché une meilleure chambre. St. Jean de Luz n'était pas bien organisé comme établissement de bains de mer. Ses bains étaient si éloignés des habitations qu'il y avait un omnibus pour y aller. Nous avons encore été voir Ciboure, petit village maritime que la Nivelle sépare de St. Jean de Luz. Il n'y avait plus rien à louer et d'ailleurs l'Etablissement des bains n'avait pas l'air engageant, il n'y avait que de très petites anses entre des rochers. La plage de St. Jean de Luz au contraire est magnifique.

De là nous sommes allés par le train à Guéthary. Nous avons dîné au bureau de tabac et vu des chambres. Nous en avons retenu chez la veuve Darroqui, ancienne maison Casabon. Deux chambres et nourriture 12 fr. par jour. Dans la chambre qui représente le salon il y a un trou dans le plancher, il faudra faire attention de ne pas y mettre le pied de sa chaise.

Le mercredi 12 nous avons été consulter le Docteur Dop, rue Neuve à St. Jean de Luz; il est basque et très enthousiaste de sa langue. Il avait fait demander la grammaire de mon mari à Bayonne; mais n'a pas pu l'obtenir ce qui prouverait les fruits de la critique Duvoisin. Il n'a pas voulu accepter le prix de la visite. Mon mari lui a offert une grammaire.

Nous nous sommes rendus à Guéthary en voiture, beau temps et belle route. Une bonne demi-heure de chemin 10 francs (2).— Nos chambres n'étant pas encore vides nous avons attendu jusqu'à cinq heures avant de pouvoir nous installer. Guéthary est très élevé au-dessus de la mer, la vue est magnifique, à droite Bidart et Biarritz, à gauche St. Jean de Luz et derrière soi les Pyrénées.

Le lendemain 13 mon mari a fait une visite au curé, qui ne lui sera d'aucune utilité. Notre hôtesse est une bonne personne qui

(1) A cette époque-là, Julien Vinson habitait rue Bourgneuf, 34.
—G. L.

(2) Comme pour le récit du voyage de 1866, je reproduis scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de Mme van Eys.— G. L.

dit tous les mots qu'on lui demande. Elle s'appelle: «Gachi» (Gracieuse). La bonne «Catheline» (1) et le domestique d'une famille qui loge ici: «Manèche» (2) (Jean). Mon mari a rédigé la réponse à Mr. Duvoisin.

Le lendemain 14 nous avons été à Bidart pour voir Mr. Pinel; mais il était absent. La mer est plus forte à Bidart qu'à Guéthary; la vue du haut des rochers est splendide. Nous sommes revenus le long de la plage et nous sommes trouvés arrêtés par la petite rivière de Bidart qui se jette dans la mer et à la marée haute ne peut être traversée qu'à gué. J'étais déjà en train d'ôter mes souliers lorsqu'un jeune garçon de 16 ou 17 ans s'est approché de moi en offrant de me porter. Je lui dis en riant qu'il n'en aurait pas la force; il me répondit qu'il porterait bien le Monsieur.— Mon mari se prêta à la chose et fut en effet déposé sain et sauf sur l'autre rive. Alors le jeune homme revint pour moi, La mode des crinolines persistait encore et n'était guère adaptée à l'équitation, non sans peine je m'installai sur ce coursier improvisé et j'arrivai à mon tour sans encombres de l'autre côté de la rivière. Le jeune homme s'en alla enchanté d'un petit profit imprévu.

En rentrant nous avons fait la connaissance de la dame basque qui loge sur le même palier que nous avec son petit garçon. Elle possède d'anciens dictionnaires qu'elle nous prêtera. Cause avec Mad. Darroqui, elle m'assure que beaucoup de basques croient encore aux sorciers.

Le samedi 15 fête de l'Assomption tout le monde en habits du Dimanche. J'ai pris un premier bain; l'eau est profonde et chaude et il y a beaucoup d'herbes marines. Nous avons été à la recherche du maître d'école. C'est un jeune homme qui a le beau type basque. Il donnera des leçons de basque à mon mari. Ce matin j'ai cause avec deux jeunes paysannes d'Ustaritz qui mont frappée par leur distinction. Il y a aussi ici une femme de chambre, de la Basse; Navarre qui est un type charmant.— Orage et pluie torrentielle.

Dimanche 16.— Le temps reste mauvais. Il est venu un mendiant espagnol se disant: «pobre y noble». Pas trop noble pour sentir l'eau de vie. La pluie nous a empêchés d'aller à la fête de Bidart. J'ai été voir la dame basque qui habite l'Espagne. Elle me dit 'qu'en Espagne il n'est pas permis à une femme d'entrer dans une église

(1) =Catherine + Katalin (contamination intéressante au point de vue phonétique.— G. L.

(2) Plutôt «Manech».— G. L.

sans une mantille, la tête de la femme, ayant péché c'est pour cela qu'elle doit se couvrir. Le grand manteau noir avec la voilette de blonde n'est pas, comme je le croyais, un habit de deuil; mais le vêtement des femmes mariées dans une position aisée.

Lundi 17.— Toujours le mauvais temps jusqu'à trois heures. Été voir la marée qui était très-haute. J'ai commencé à étudier l'espagnol avec la dame basque qui avait offert de me donner des leçons. Déjà pendant tout l'hiver je m'étais préparée au voyage en étudiant l'espagnol, pour pouvoir me tirer d'affaire au moins pour les choses ordinaires de la vie; mais j'avais fait cela seule. Avec cette dame j'ai commence à lire les traditions basques en espagnol.

Mardi 18.— L'article de mon mari a-paru dans «le Libéral» (1). Nous avons été à Bidart visiter le cimetière. Il y a des pierres tumulaires de forme plate et ronde, les unes ornées de figures géométriques, d'autres d'espèces d'ornements byzantins et d'autres enfin de l'inscription de la croix. Devant la porte de l'église se trouvent de grandes dalles, qui indiquaient des sépultures de famille; 'elles paraissent dater du 17^{es}. Celle de la famille Garat est bien conservée. De la nef de l'église pend un petit navire, comme dans les villages maritimes du pays basque espagnol. Le maître d'école étant venu nous à parlé des usages basques. La nuit de Noël les jeunes gens vont chanter devant les maisons et reçoivent une étrenne. C'est comme les *christmas carols* en Angleterre. A Pâques on rallume les feux avec des morceaux d'amadou bénits par les prêtres. On célèbre aussi la St. Jean par des feux de joie autour desquels on danse et on saute par dessus en croix.

Dans la Basse Navarre la croyance aux sorciers est encore répandue. Pendant une forte maladie des bestiaux une vieille femme fut accusée d'être sorcière. Un jour qu'elle sortait de l'Eglise, un homme conduisant quatre vaches se rencontra avec elle et au même moment une des vaches s'abattit aux pieds de la vieille femme. Le propriétaire furieux la menaça de la tuer si elle ne relevait pas la vache sur le champ; pendant que la pauvre vieille se défendait de son mieux, la vache se releva et les assistants loin de reconnaître l'innocence de la femme, furent plus convaincus que jamais qu'elle était sorcière. Elle mourut à 92 ans et ne put jamais se défaire du malheureux titre qui lui avait été donné.

(1) Il s'agit ici du journal *Le Libéral bayonnais*. Cette réponse, comme aussi l'article de Duvoisin, furent reproduits par van Eys dans la Préface de son *Dictionnaire* basque-français (1873).— G. L.

Les boucs ont la réputation d'empêcher les maléfices des sorcières, c'est pour cela que dans beaucoup d'écuries on place un bouc avec les autres animaux.

Jeudi 20.— Un des jeunes séminaristes est venu donner une leçon de basque à mon mari et le maître d'école est venu également et nous a parlé de la danse chez les Basques. Les véritables sauts basques ne sont exécutés en grand costume (pantalon blanc, jabot de dentelles, ceinture de soie rouge, rubans aux épaules, béret rouge, grelots au pantalon) que dans les grandes cérémonies, comme une visite de l'Empereur et autrefois du Duc d'Orléans. Ces danses, exécutés par des hommes exigent beaucoup d'agilité, elles se composent de sauts et de pas que l'on fait en avant et avec une telle rapidité qu'on va aussi vite qu'un cheval au trot. Ces sauts et ces pas, au nombre de sept composent le «zaspéro» (1). Il paraît exister à Guéthary un instrument de musique appelé? (2). C'est un morceau de bois percé de trois trous sur lequel sont tendues des cordes. Tout en jouant de la flûte on frappe ces cordes d'un petit baton rond. —Les bergers dans la Basse-Navarre taillent eux-mêmes une flûte à 16 trous dont l'embouchure est faite avec la partie creuse d'une plume d'oie, bombée en dessus et plate en dessous. Les sons de cette flûte s'entendent à une grande distance.

Samedi 22.— Il y a 30 ans l'inconduite était rare dans le pays basque. Aujourd'hui beaucoup de jeunes filles se perdent. Dès qu'on s'aperçoit de leur faute on les appelle: «*isora bastarta*». (3), enceinte de bâtard, et lorsque l'enfant est né: «*bastarta eguilea*», celle qui a fait un bâtard. Elles sont en général bonnes pour leurs enfants, beaucoup d'entr'elles sont nourrices, à Bayonne. Leur faute est reprochée leur vie durant, même lorsqu'elles se marient ensuite avec le père de leur enfant ou avec un autre homme.

L'usage d'un repas à l'occasion des funérailles existe encore. On invite une foule de monde à assister à la messe des morts, chaque personne donne un franc pour faire dire encore d'autres messes. Après l'enterrement on se rend à la maison mortuaire où tous les invités prennent part à un dîner composé des meilleurs viandes et des meilleurs vins. Si la famille est pauvre elle n'offre que du vin, du pain et du fromage.

Ce même jour nous avons fait la connaissance de Mr. et

(1) Plutôt *zazpiko*.— G. L.

(2) *tuntun*.— G.L.

(3) Plutôt *izorra bastarta*.— G. L.

Mad. Charles d'Abbadie (1) qui sont loges dans la même maison que nous.

Ils sont tous les deux très-aimables, nous avons dîné chez eux avec trois de leurs amis, Mr. Fouquier, Mr. Barra et le Capitaine? (J'ai oublié son nom). Après le dîner j'ai fait une promenade avec Mad. d'Abbadie, elle est dans les idées de la haute dévotion protestante, mais illuminées par la bonté et la charité.— Mr. et Mad. d'Abbadie sont ici avec leurs trois enfants deux filles et un garçon. Je les avais déjà remarqués parce qu'ils sont si bien et si simplement élèves. A quatre heures ils descendaient dans la cour de la maison pour un frugal goûter consistant d'ordinaire en une pomme et un morceau de pain. Ils avaient une jeune institutrice allemande qui leur avait sans doute recommandé de prononcer distinctement¹ la terminaison des verbes en allemand. L'un deux ne voulant pas aller à la promenade disait un jour *Ich will nicht mit gehen*, s'arrêtant pour mettre une formidable aspiration sur le «hen».

Dimanche 23.— Quelques renseignements: Gracieuse en bas-Navarrais est *Guechene* (2). *Bethiri*: Pierre. *Begnat* Benan ou Bernard.

L'aîné des enfants, lors même que c'est une fille reçoit un quart de plus de fortune que les autres enfants. Le fils aîné lorsqu'il se marie reste habiter avec ses parents.— Passé la soirée chez Mad. d'Abbadie.

Lundi 24.— Mon mari a reçu une lettre du Professeur Pott contenant un grand éloge de sa grammaire basque (3).

Nous avons été à Bayonne où nous avons fait la connaissance de Mr. Julien Vinson qui m'a beaucoup plu par ses manières simples et sa conversation sérieuse. Nous avons fait des commissions et été un moment à l'hôtel. Nous avons vu deux femmes basques qui portaient leurs enfants sur leur dos dans des petits berceaux ornés de bandes blanches brodées de noir et de rouge.— J'ai passé la soirée chez Mad. d'Abbadie avec le curé de Bidarai (4). Comme étudiant du basque il ne paraît pas fort; (En 1916 ce jugement me semble assez présomptueux, vu le peu de compétence que je devais avoir); mais il nous a donné des détails curieux.

(1) L'un des frères d'Antoine d'Abbadie d'Arrast.— G. L.

(2) Plutôt *Gachine*.— G. L.

(3) C'était un beau dédommagement des critiques Duvoisin
1916).

(4) Bidarray.— G. L.

Sur les moeurs. Ainsi les Basques aiment à improviser des petites représentations où figurent surtout des avocats et où l'huissier joue toujours le mauvais rôle.

La contrebande est une grande ressource du pays où l'agriculture est presque nulle. Les douaniers eux-mêmes s'y livrent quelquefois.

La méture (pain de maïs) est la nourriture ordinaire des paysans. *L'opilla* est le pain de maïs cuit au four. Le *taloa* est la galette de maïs grillée au four. Le *kukumarrua* (à huit lieues plus loin *marrukuku*) est le *taloa* qui vient d'être grillé et dans lequel on introduit un morceau de fromage en formant un boule du tout.

Les Basques ont un cri très-remarquable et qui retentit très loin «*l'irrinçina*» au moyen duquel ils s'appellent la nuit dans la montagne, surtout pendant la saison où l'on travaille dans les champs. Ils ont encore le cri de «*Hacbut*» (1). Ils l'emploient pour provoquer un adversaire au combat avec le «*maquilla*». Ces combats étaient si fréquents et si souvent suivis d'accidents que la police s'en est inquiétée et depuis quelques années ils ont beaucoup diminué.

Mardi 25.— Nous avons été à pied à St. Jean de Luz (1 h. 1/2) Déjeûné à l'Hôtel de la Poste. Nous avons rendu visite à Mr. Fouquier, il nous a fait voir ses peintures et ses dessins de l'Orient. Sa maison est charmante et très bien située. Devant on a la vue sur St. Jean de Luz et la mer. Derrière une vue charmante sur les Pyrénées. Nous avons aussi visité deux de ses fermes, dans l'une il élève de jeunes chevaux, qui sont doux et familiers comme des chiens. Nous sommes revenus en panier avec deux tout petits chevaux des landes.— Été voir Mad. d'Abbadie.

Mercredi 26.— Promené avec Mad. d'Abbadie. Parlé des «*atalaya*». Espèces de tours qui se trouvent au bord de la mer, on arrive au sommet par un escalier découvert pratiqué dans la partie postérieure, elles servent encore de phares. (Francisque Michel dit que c'était des observatoires pour découvrir les baleines (1916).

Jeudi 27.— Renseignements: Les Basques ont presque tous des abeilles devant leur maison, ils leur portent le plus grand respect et lorsque le maître de la maison meurt on va leur annoncer cet événement en grande cérémonie. Les Basques voient venir la mort avec beaucoup de calme. (Comme j'ai noté pour le 27 que le curé

(1) Plutôt *achut*.— G. L.

et le maître d'école ne sont pas venus, je ne sais pas qui m'a donné ces renseignements) 1916.

Vendredi 28.— L'idée m'étant venue d'apprendre à nager, j'ai pris une première leçon de la petite Jeannette la baigneuse. Cette jeune fille est une excellente nageuse qui s'est distinguée en sauvant un homme et un cheval qui allaient se noyer. Le cheval était aveugle, lorsqu'il eût perdu pied il se mit à tourner sur lui-même, sans que son maître puisse réussir à le diriger vers le rivage. La petite Jeannette vint à leur secours et les sauva en entraînant le cheval après elle. (Je ne lui ai pas fait honneur pour la natation. J'enfonçais dès qu'elle me laissait à moi-même et je ne réussis qu'à gagner un terrible rhume, qui mit fin aux leçons 1916).

Passé la soirée chez Mad. d'Abbadie qui a travaillé pour les pauvres.

Samedi 29.— J'ai fait une promenade sur la plage, au clair de la lune, avec la jeune institutrice allemande des enfants d'Abbadie. Les marins basques ont la même incurie que les marins en général. Quoiqu'ils gagnent quelquefois jusqu'à douze mille francs, ils sont toujours dans l'embarras. Les Basques disent: Miarritz (4) pour Biarritz.

Lundi 31.— Été à Biarritz par la plage par une matinée magnifique. Revenus à 4 1/2 par la route. Vue superbe.

Passé la soirée chez Mad. d'Abbadie.

SEPTEMBRE

Mercredi 2.— Mr. Vinson est venu dîner chez nous. Passe ma dernière soirée chez Mad. d'Abbadie.

Jeudi 3.— Mad. d'Abbadie est partie le matin de bonne heure pour aller à la rencontre de son mari, avec les enfants. Nous avons quitté Guéthary à midi. Le petit Nono d'Abbadie indisposé, s'est mis à la fenêtre pour nous dire adieu. La route de St. Jean de Luz à St. Sébastien nous a fait la même impression que la première fois. A Irun nous avons dû changer de train. St. Sébastien est considérablement embelli. On a bâti beaucoup de grandes et belles maisons. Nous avons trouvé 'une calèche pour aller à Zarauz (35 fr.). Nous avons fait' en voiture la plus délicieuse course qu'on puisse' imaginer. Il me semble que l'Orio a plus d'eau que d'habitude, ses bords

(1) Plutôt Miarritze.— G. L.

sont plus charmants que jamais. Nous avons monté à pied la montagne de l'Orio. En nous promenant avec les cochers nous avons demandé des nouvelles des habitants de Zarauz. Le vieux Morales est mort depuis six mois et sa veuve habite Saragosse. Faute de mieux nous devons donc aller à l'hôtel. Nous y sommes arrivés vers 7 h. 1/2. Ni Juana, ni Antonia, ni Pépita n'étaient là pour nous recevoir. Personne n'est venu à notre rencontre. Nous sommes montés à la cuisine; il y avait une figure étrangère et la bonne Manuela (l'aide de cuisine) reste seule de l'ancien personnel.

Il n'y avait rien de libre que cette chambre de triste mémoire où nous avons tant souffert de la chaleur et des mauvaises odeurs. L'idée m'est venue d'aller demander si Mr. Amilivia voudrait nous loger. En y allant nous avons rencontré la femme de Francisco le baigneur, quoiqu'il fit presque nuit elle nous a tout de suite reconnus. Mr. Amilivia n'était pas chez lui et sa sœur ne paraissait pas avoir grande envie de nous recevoir. Nous avons dit que nous reviendrions après le dîner, que nous avons pris à l'hôtel. C'était assez bon. L'hôtel est moins sale que jadis. En revenant chez Mr. Amilivia nous avons eu la satisfaction d'apprendre qu'il consentait à nous loger. Nous sommes parfaitement bien, un salon avec une grande alcôve à 2 lits et un cabinet de toilette, le tout donnant sur le jardin et sur la mer (5 fr.) par jour. Nous nous sommes couchés très fatigués et très heureux d'être si bien tombés.

Vendredi 4.— Lorsque j'ai demandé à Mlle Amilivia si nous pourrions avoir le 1^{er} déjeuner chez elle, elle m'a répondu avec une décision sans appel: «*Nada, nada*, (rien, rien). Non pas qu'elle fût méchante; mais je lui demandais probablement une chose qu'elle ne faisait jamais. Nous allâmes donc à l'hôtel pour le déjeuner comme pour les autres repas.

Mon mari est allé voir, Arrue et Mr. et Mad. Velasco. Arrue est venu le soir pour la leçon de basque.

Vendredi 4 septembre.— Arrue est venu le soir pour la leçon de basque.

Samedi 5.— Terrible chaleur. Passé l'après-midi au jardin, où il fait délicieux. La mer est bleue, transparente et forte, on ne se lasse pas de l'admirer. Arrue est venu. Son vieux couvent est habité par des frères missionnaires (des fraïles). Il a un joli appartement dans une nouvelle maison et l'école est transférée près de la boucherie. La femme de son fils est morte; mais il est déjà remarié.

Dimanche 6.— La bonne de l'hôtel se rappelle de nous avoir

vus à la Fonda Berraza à St. Sébastien. La jeune fille qui tenait l'hôtel est morte de la proitrine il y a un an.

Lundi 7.— Passé la matinée au jardin avec Mlle Amilivia. Elle nous donne des nouvelles des anciennes connaissances. Mad. Moralès est bien pauvre et vit à Saragosse chez un parent. Manuela, d'aide de cuisine de notre hôtel est mariée et elle a un ou deux enfants. Comment cette pauvre fille si laide a t-elle pu trouver un mari? Cela tient du miracle. Le Docteur (?) est mort et ses filles habitent Tolosa. Un autre médecin est venu de Madrid, il habite l'appartement des Moralès. La dame de magasin (qui parlait français) habite Vittoria où elle a une boutique.

Mon mari a reçu une lettre de Mad. d'Abbadie contenant une charmante invitation à venir passer quelques jours à Baïgorri (1) à notre retour. (Nous n'avons pas pû nous y rendre 1916).

Mardi 8.— Jour de fête. Fait une promenade sur la route d'Azpeitia. On a bâti plusieurs maisons, entr'autres un grand châlet sur la hauteur.

Mercredi 9.— Promené sur la route de Guéthary (2), on a beaucoup agrandi le port.

Jeudi 10.— Fait une délicieuse promenade dans la petite vallée le long du ruisseau qui coule au bas de la grande route.

Vendredi 11.— Mon mari a été au couvent. (Pour parler du basque avec les religieux. 1916). Acheté d'un marchand ambulant le squelette très bien conservé de la gueule d'un chien de mer, il est remarquable par trois rangs de dents très aigues.

Samedi 12.— Nous avons été voir Mad. Velasco; elle a une charmante petite biche du midi de l'Espagne. J'ai donné le squelette de la gueule du chien de mer à Mr. Velasco. Il dit que c'est un «tiburon». Il m'a très gracieusement priée de venir lui choisir une place dans son musée et m'offrant la main il me conduisit ainsi jusqu'au premier étage (ce qui me fit souvenir de l'expédition à la chambre du Roi Charles-Albert à Tolosa). Le musée vaut la peine d'être vu, il renferme des choses très curieuses de l'âge de pierre. Aussi un objet non classé qui vient des Philippines, espèce de tube travaillé à jour et fermé aux deux bouts. Le tissu est d'une grande finesse et si léger qu'il ressemble à de l'écume. On ignore si c'est une plante ou un animal. (Il me semble que depuis j'ai vu un objet semblable ailleurs et que c'était un produit de la mer? 1916).

(1) Plutôt Baïgorry.— G, L.

(2) Mme. van Eys veut parler de Guetaria.— G. L.

Mais une chose probablement unique, est une statue en bois, façonnée dans une grosse branche à ramifications, très ancienne; très bien, conservée, représentant un jeune homme sans costume aucun.

La collection de coquillage est magnifique. Mon mari est retourné chez les «fraïles» du couvent et en a trouvé un qui lui plaît mieux que celui de hier.

Dimanche 13.— Les «fraïles» n'ont pas pu s'occuper de mon mari.

Lundi 14.— J'ai une affreuse migraine et reste toute la journée au lit. Mlle Amilivia vient le soir prendre de mes nouvelles en me tenant une bougie allumée devant les yeux. Elle m'apprend qu'une migraine s'appelle «*jaqueca*» en espagnol. Le nom m'en est resté gravé dans l'esprit.

Mardi 15.— Jour de la Santa Cruz. Pélerinage a? près de Passages (1). Les pèlerins sont revenus dansant, chantant, jouant du tambour de basque. Beaucoup sont ivres. Ils se sont arrêtés pour danser sur la place; mais je ne les ai pas vus.

Mercredi 16.— Passé la matinée au jardin. Il fait très chaud. L'ainé des Amilivia est venu s'asseoir auprès de nous. Il a beaucoup voyagé il a passé 25 ans en Amérique et connaît surtout le Pérou. C'est toutefois du Brésil qu'il nous a parlé en nous disant que rien n'est plus beau que l'entrée de Rio Janeiro. Tous les matins de huit à dix un vent favorable s'élève de la mer et pousse les navires dans la rivière. Elle est très large et coule entre de hauts rochers tout couverts d'orangers, de citronniers et de toute la riche végétation des tropiques. Vers le soir le vent s'élève de nouveau et pousse les navires vers la mer.

A propos de Zarauz il nous dit que selon la tradition la rivière qui passe maintenant près de la petite chapelle et sous la grande route coulait autrefois le long de l'Eglise; la chute d'énormes blocs de rochers ayant formé un obstacle le cours de la rivière en fut détourné. Aujourd'hui la mer a été très haute, elle a monté jusqu'à la ruelle.

Jeudi 17.— Renseignements: «*Aguas viventes*» les marées lors de la pleine lune et de la nouvelle lune, «*Aguas muertes*» les marées ordinaires lors de la lune croissante et décroissante. La Reine a passé en bateau à vapeur allant de Lequeitio à St. Sébastien. Le temps

(1) Sic... Mme. van Eys doit vouloir parler ici de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qui attire beaucoup de monde à Lezo.— G. L.

un peu sombre le matin a été magnifique dans l'après-midi. Il y a eu trois arcs en ciel.

Recette d'un gateau de maïs.— Une demi-livre de farine de maïs, une demi-livre de beurre, une demi-livre de sucre. Faire fondre le beurre, ajouter la farine et le sucre et six jaunes d'oeufs. Battrer les blancs en neige et les ajouter à la pâte. Parfumer avec un peu de zeste de citron. Une demi-heure au four. (C'est excellent, je voudrais pouvoir vous en envoyer dans les tranchées. 1916).

La statue qui est à Guéthary (1), sur le port représente? (2) le premier navigateur qui ai fait le tour du monde. Lui-même est enterré sous le porche de l'Eglise. Lorsque nous avons visité Guéthary (3), nous étions suivis d'une troupe de gamins. Ennuyée de ce cortège je me suis retournée brusquement et leur ai dit: «Egun on!» Ce mot magique les a fait rire et les a dispersés. Heureusement qu'ils n'ont pas poussé la conversation plus loin. J'aurais été bien embarrassée.

Vendredi 18 septembre.— Arrue m'a fait cadeau d'un livre biscayen. (Je ne sais plus ce que c'était, je ne pouvais naturellement pas le lire, il aura fini par être confondu avec les livres de mon mari. 1916) (4).

Samedi 19.— Lettre de la Hollande, Mr. van der Tuuk est arrivé aux Indes. (C'était un savant très original qui venait souvent chez nous à Amsterdam, il était la grande autorité pour les langues polynésiennes et au service du gouvernement hollandais pour l'étude des différents dialectes. Fait prisonnier par les cannibales, il avait entendu discuter qui on mangerait, de lui ou de son domestique, qui était plus jeune, et pour lequel on semblait opiner. Conservant tout son sang-froid, il leur dit qu'il les comprenait, qu'ils étaient à leur merci; mais qu'ils pouvaient être sûrs que le gouvernement hollandais vengerait leur mort. L'effet fut magique et on leur rendit la liberté. 1916).

Dimanche 20.— Vu un enterrement, beaucoup de personnes accompagnaient la bière, les hommes vêtus de manteaux à pélerin et les femmes couverts d'un long manteau noir dont le capuchon

(1) C'est toujours de Guetaria qu'il s'agit.— G. L.

(2) Elcano.— G. L.

(3) Guetaria.— G. L.

(4) Il s'agit probablement ici de la traduction manuscrite (en *guipuzcoan*) exécutée par Arrue, de l'ouvrage biscayen de Moguel intitulé *Basserritar jaquintanaren echeco escolia*. (Vitoria, édition de 1845). Arrue fit imprimer plus tard sa traduction.— G. L.

part de la ceinture. Mlle Amilivia est allée à l'enterrement parce que la mère du jeune homme qui vient de mourir avait servi chez eux comme domestique. Nous avons fait une grande promenade jusqu'à la montagne d'Orío. Nous avons vu des saltimbanques. Jamais un basque ne voudrait faire ce métier.

Lundi 21.— On dit que la révolution a éclaté et que la Reine est à St. Sébastien ne sachant que faire. Depuis quelque temps déjà il régnait une certaine agitation. L'épicier où nous achetions les timbres nous disait, en nous regardant d'un air soupçonneux, qu'on voulait fomenter des troubles avec l'argent de l'Allemagne; pour lui nous étions nécessairement des Allemands, car un petit pays comme la Hollande lui était inconnu. Parlant des nouvelles avec Arrue, mon mari manifesta l'intention de quitter l'Espagne tout de suite; mais Arrue était très optimiste et lui dit: soyez tranquille, on ne se cassera pas la tête pour la Reine. (Huit jours plus tard on se battait déjà, car le parti Carliste avait soulevé le Pays Basque contre les Espagnols, sous la domination desquels il avait perdu les franchises dont il jouissait autrefois. On nous a même raconté plus tard que l'ainé des Amilivia avait aussi pris les armes et ayant été fait prisonnier, avait reçu la bastonnade dans les pieds. J'ai toujours espéré que ce n'était pas vrai tant l'idée de ce brave homme torturé semblait horrible 1916).

Mardi 22.— Mon mari cependant persistait dans son idée et avait tâché de se procurer une voiture; mais d'autres pensaient comme lui et il n'y avait plus un cheval à avoir dans tout Zarauz. Nous dûmes nous contenter de retenir des places pour le lendemain dans la diligence. Nous avons été faire nos adieux à Mr. et Mad. Velasco. Puis j'ai lu: *Historia de las Naciones Bascas de una y otra parte del Pirineo Septentrional, etc., etc.*, par D. J. A. de Zamacola Auch, Imprimerie Duprat 1818.

«Los antiguos Bizcaynos, sin duda de los tiempos que abrazaron la religion christiana hicieron una ley, que aun existia pocos años ha en cierto fuero viejo que se hallaba en una biblioteca en Valladolid, por la que dispusieron que respecto que los ministros del culto no podian ser casados, se permitiese a cada uno de ellos tener una «Barragana» (concubina o muger para todo uso dentro de su casa) puesto que eran hombres como los demas, para que las mugeres Byzcaynas estuviesen libres de sus persuaciones; pero promo los eclesiasticos de la tierra desvanecieron estas sospechas, por media de la virtud, exemplo y moderacion conque se comportaron por entonces,

y los Biscaynos mismos suprimieron despues esta ley de sus codigos y fueros en las copias y traslados que han passado a la posteridad.»

(Mon mari n'a pas le mot de *barragana* dans son dictionnaire (1). Un Silicien m'a dit qu'en Sicile il existe un accommodement avec le ciel, de ce genre; mais sans un nom spécial et sans aucune sanction légale. 1916).

Pluie torrentielle toute la journée.

Mercredi 23.— Beau temps. Promené sur la route de Guéthary (2) et vu deux bateaux à vapeur, l'un a pris la route de la France, l'autre est retourné à St. Sébastien. A 3 heures nous sommes partis par la diligence (la berlina pour 3 duros, 15 francs). Arrives à St. Sébastien à 5 heures 1/2. Beaucoup d'animation. Rencontré sur la route l'infant don Sébastien, le Prince des Asturies et les infantes, qui se promenaient en voiture découverte, comme si de rien n'était. La voiture de la Reine attendait à la porte du palais. Un fort détachement de militaires montait la garde la baïonnette au fusil. Il y avait beaucoup de promeneurs, les dames en grande toilette. A la station j'ai vu lever les lettres on remettait dans la boîte ce qui probablement semblait suspect. Le train de Madrid était en retard de 25 minutes. Enfin nous sommes partis. Arrives à Hendaye, nous avons pu avoir les livres de Mad. Diaz (la dame basque avec laquelle nous étions à Guéthary, du pays Basque-français) qui étaient sous clef à St. Jean de Luz Mr. Borra est monté dans le train. A onze heures nous sommes arrivés à Bayonne et nous avons eu la chance de trouver encore une chambre à l'hôtel des Ambassadeurs. Bayonne est rempli d'Espagnols. Tout le ministère est ici.

Jeudi 24.— Mr. Vinson a déjeûné avec nous. Il s'est beaucoup amusé à la fête de Sarre. (3) A Irun le Vendredi-Saint il y a une procession. On promène les quatre éléments peints sur des carres de toile; suivent Judas, orné d'une perruque. rouge, puis les onze apôtres habillés en soldats romains, frappant en cadence le sol de leurs piques. A Pampelune, au mois de Juillet (je crois le 8) il y a une fête religieuse. La procession s'ouvre par des nains qui portent

(1). Le mot en effet ne se trouve pas dans le Dictionnaire basque-français de van Eys. Cependant, grâce à la générosité de Mme van Eys je suis en possession de deux exemplaires de cet ouvrage, annotés (l'un d'eux considérablement) par l'auteur lui-même. Dans ce dernier exemplaire on peut lire ce qui suit: «*Baragana*, Esp.? la concubine du prêtre; c'est le nom on Espagne. En Esp. concubine de n'importe qui (anciennement) barra gana. V. le Bic. de a Ac.»— G. L.

(2) Guetaria.— G. L.

(3) Sare.— G. L.

des vessies au bout d'un bâton, suivent un géant et une géante, habillés en maures; immédiatement après apparaît le St. Sacrement porté sous le dais. A table Mr. Gonzalès Bravo a présidé, il est en compagnie de toute sa famille. Ils sont tous très animés et rient beaucoup. C'est une attitude peu digne lorsque'on vient d'abandonner son pays au milieu d'une pareille crise. Mr. Gonzalès Bravo est très gros, a l'air un peu important et ressemble enfin à Brandon Mondolphon. (Un riche marchand d'objets d'art et de luxe à Amsterdam).

Le train de Madrid n'est pas arrivé. Pourtant le soir on a reçu des dépêches. Les livres de Mad. Diaz sont arrivés, ce n'est rien de remarquable.

Vendredi 25.— Nous avons quitté Bayonne à 1 h 1/2 et sommes arrivés à Tours vers 2 heures du matin.

Nous nous sommes encore arrêtés à Amboise, Chenonceaux et Orléans. Après huit jours à Paris nous sommes repartis pour Bruxelles et Amsterdam où nous sommes rentrés chez nous le 7 Octobre.

Mathilde van EYS